

effet une jeune morte embaumée par l'eau de la mer, qui laissait pendre de sa case une main à laquelle brillait l'anneau de fiancée. C'était bien Elle, et il eut du moins la consolation de la revoir une dernière fois.

Plutarque raconte qu'Antoine employa les plongeurs à des exercices moins terribles. Il était alors tout entier à Cléopâtre, en compagnie de laquelle il ne dédaignait pas de se livrer à l'innocent passetemps de la pêche à la ligne. "Mais, dit Plutarque, (par la plume d'Amyot) voyant qu'il ne pouvoit rien prendre, en estoit fort despit et marry. Si commanda secrètement à quelques pescheurs, quand il auroit ietté sa ligne, qu'ils se plongeassent soudain en l'eau, et qu'ils allassent accrocher à son hameçon quelque poisson de ceux qu'ils auroient eux peschez auparavant, et puis retira ainsi deux ou trois fois sa ligne avec prise. Cléopatra s'en aperceut incontinent ; toutefois elle fit semblant de n'en rien sçavoir et de s'esmerveiller comment il peschoit si bien : mais à part elle conta le tout à ses familiers et leur dit que le lendemain ils se trouuassent sur l'eau pour voir l'esbatement. Ils y vindrent sur le port en grand nombre, et se mirent dedans des bateaux de pescheurs, et Antonius aussi lascha sa ligne, et lors Cléopatra commanda à l'un de ses serviteurs qu'il se hastast de plonger devant ceux de Antonius et qu'il allast attacher à l'hameçon de sa ligne quelque vieux poisson salé, comme ceux qu'on apporte du pays de Pont ; cela fait, Antonius, qui cuida qu'il y eust un poisson pris, tira incontinent sa ligne : et adonc, comme on pense, tous les assistants se prirent bien fort à rire, et Cléopatra en riant lui dit : "Laisse-nous, Seigneur, à nous autres Egyptiens habitants de Pharos et de Canobus, laisse-nous la ligne ; ce n'est pas ton métier ; ta chasse est de prendre et de conquérir villes et citez, pays et royaumes."

(Pour traduction conforme)

A. D...

SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

VELLETRI, 8 juillet 1888.

Mes chers parents,

Je ne vous ai pas écrit depuis le jour de la Saint-Pierre, et je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis la Saint-Jean-Baptiste ; aussi, j'attends avec impatience de vos nouvelles.

Je suis encore à Velletri, avec tous mes compatriotes du premier détachement ; mais on dit que nous devons bientôt partir pour Rome. Tant mieux ! Si je vais à Rome, j'aurai plus de facilité à me trouver avec Georges. Quant à M., il devra rester à Velletri, parce qu'il sera bientôt nommé caporal. Les Canadiens seront bientôt dispersés dans différentes compagnies. Il y a déjà quatre mois que nous sommes ensemble.

Vous désirez sans doute savoir quelles sont nos occupations à Velletri ?

Quand nous ne sommes pas de service, nous avons l'exercice comme à Rome, mais le lever est à 3½ heures du matin : on est bons ! Le service consiste à monter la garde, aller en patrouille par la ville et la campagne. Nous avons beaucoup d'ouvrage.

Je me suis acheté, la semaine dernière, un revolver pour faire la patrouille. Si je me trouve attaqué, j'aurai de quoi me défendre.

On ne parle de guerre que pour l'automne prochain : je ne sais si nous l'aurons ; beaucoup disent que cela va rester comme après Castelfidardo, qu'on ne se battra que dans quatre ou cinq ans. D'autres disent qu'il faut que la France engage la guerre avec la Prusse, pour que nous ayons quelque chose.

Je ne sais ce qui arrivera : mais l'Eglise sortira victorieuse.

Dans les premiers jours de juin, je me suis trouvé de garde à la prison de Velletri, où sont enfermés beaucoup de brigands. Je ne pourrais en dire le nombre. De temps en temps, nous voyions des femmes qui auraient voulu parler à leurs maris : mais il nous est strictement défendu de laisser approcher qui que soit, nous sommes donc obligés de chasser même les femmes ; et comme elles sont très méchantes, nous

devons parfois les éloigner à coups de crosse de fusil. C'est pénible, mais elles nous déchireraient !

Il y a beaucoup de brigands dans la province de Velletri ; aussi, ceux qui ne sont pas sous les verrous voudraient-ils bien délivrer les prisonniers. C'est pour-quoi, dès dix heures du soir, personne n'a le droit de passer dans la rue près de la prison, sous peine de se voir tuer par les sentinelles. Nos ordres sont formels sur ce point, et nous montons la garde fusil chargé, prêts à faire feu sur quiconque voudrait passer malgré nous. J'espère que je n'aurai pas le désagrément d'en venir à cette extrémité ; mais s'il le fallait, je ferais mon devoir, je vous l'assure. Si vous saviez quelle crainte inspirent les zouaves partout où ils vont.

Dans ces premiers jours de juin, nous sommes allés faire une promenade au couvent des Pères Capucins. Ce couvent, au temps de la bataille de Mentana, a été occupé quatre jours par les Garibaldiens, qui tenaient prisonniers les Pères Capucins. Un de ces Pères nous rapportait que les Garibaldiens disaient : "Si les zouaves viennent, nous laissons nos fusils et nous nous sauvons presto !" Ils n'ont pas peur des autres soldats pontificaux ; mais nous, nous leur causons une frayeur terrible. Ils prennent les zouaves pour des hommes supérieurs aux autres et n'ayant peur de rien. Il est vrai que nous ne badinons avec personne ; nous nous montrons de vrais soldats.

Je ne cesse de prier pour vous. Je comprends que mon départ a dû vous causer une grande peine : mais si j'avais le bonheur de mourir pour le Saint-Père, pour l'Eglise, c'est à dire de mourir martyr, ne seriez-vous pas bienheureux d'avoir donné un de vos fils à cette cause sacrée ? Je voudrais bien mourir ainsi ; et pourtant, il y a je ne sais quoi qui s'oppose à ce désir. Ce je ne sais quoi est sans doute l'amour que je vous porte, l'amour de la famille et de la Patrie.

Laissons tout cela à la volonté de Dieu, pour sa plus grande gloire, comme le disait saint Ignace de Loyola.

J'oubliais de vous dire que le 14 juin, les zouaves étaient arrivés des montagnes à Velletri. Ils ont, dans leur excursion, tué trois brigands que j'ai vus étendus sur la place publique de Velletri. On les a mis là pour frapper de terreur ce peuple de brigands. L'un d'eux a reçu une balle qui lui a passé par l'œil gauche, est sortie derrière la tête en fracassant tout le crâne. L'autre a reçu une balle en pleine poitrine : c'est un des chefs des brigands. Il était armé de deux revolvers et d'un fusil à deux coups. Le zouave qui l'a tué n'avait que sa carabine.

Le 16 juin, il y a eu encore deux brigands de tués. La chasse est bonne !

Je suis en parfaite santé ; M. est un peu malade, mais il sera bientôt rétabli.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LÉON DES CARRIES.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Une jeune fille dont la mère a été emportée par une maladie cruelle et dont le père, retenu par ses obligations professionnelles, ne fait que de rares apparitions dans la maison—beaucoup trop grande, hélas ! aujourd'hui—manifestait l'autre jour devant moi sa résolution bien arrêtée d'user de la liberté qui lui est ainsi acquise pour prendre des distractions.

—On ne peut rester enfermée comme une recluse, disait cette jeune fille ; et puisque la mode anglaise et américaine a franchi les mers, je veux en profiter pour sortir seule et au besoin aller au théâtre en me faisant accompagner par la femme de chambre.

J'aurais pu faire des remontrances à cette jeune écervelée ; lui montrer le danger du théâtre lorsque l'expérience de personnes plus âgées ne guide pas dans le choix judicieux des pièces, et lui prouver que, si, à la rigueur, une jeune fille peut sortir seule, ce n'est jamais qu'à la condition que sa mère l'y autorise et prenne la responsabilité de cette dérogation à nos coutumes nationales, lesquelles subsistent, croyez-le bien, en dépit des affirmations contraires et des mauvais exemples des Miss insulaires ou continentales ; mais

j'ai préféré lui poser une question qui résumait bien toute la question.

—Vous vous plaignez, ai-je dit, de demeurer enfermée chez vous. La maison vous pèse, suivant la locution familière. Eh bien ! dites-moi bien franchement si vous la connaissez à fond, cette habitation qui vous semble une prison, si vous en avez fait l'inspection en future maîtresse de maison qui doit connaître son domaine dans les moindres détails, afin de pouvoir présider aux aménagements, aux rangements, devant y maintenir la symétrie, l'ordre, la propreté.

—Mais, madame, je n'y ai jamais songé ; la femme de charge est là pour ça.

—Vraiment, mademoiselle ! Ainsi vous n'avez jamais songé à ça ! Eh bien ! permettez-moi de vous dire que vous avez négligé une source de réelles distractions... et pas nuisibles celles-là, bien au contraire.

L'ignorance des détails de la vie domestique est permise au sortir des études classiques, parce qu'on ne saurait guère, étant donnés les programmes actuels, concilier les travaux scolaires avec l'initiation, pourtant obligatoire, aux soins à donner à un intérieur ; mais, une fois rentrée au foyer paternel, une jeune fille doit se préoccuper de ces choses essentielles de son existence future.

Que de choses intéressantes à apprendre et combien le temps vous paraîtra court si vous vous mettez à cette étude !

Vous ne connaissez même pas cette maison où vous vous ennuyez faute d'occupation. Visitez-la de fond en comble ; faites-vous expliquer ce que vous ignorez, le pourquoi de chaque disposition prise, et recherchez des améliorations.

Vous arriverez, petit à petit, à faire de cette demeure un coin familial qui sera bien vôtre, car vous en aurez embelli ou transformé successivement toutes les parties. Vous consulterez votre goût et vous vous instruirez facilement des règles générales qui doivent présider à la réglementation intérieure d'une habitation, tant au point de vue du coup d'œil et de la propreté qu'à celui de l'hygiène domestique.

Et si vous sortez seule, ce qui vous sera permis alors, ce sera pour visiter un musée, des magasins, des expositions, et former ainsi votre goût, ce qui est autre chose que d'aller le nez au vent, à la recherche d'une distraction vague.

J'ai deviné l'un de vos arguments, avant même que vous le formuliez. Vous pensez qu'en demeurant à la maison, vous courriez risque de devenir vieille fille, faute de montrer un peu partout la splendeur de vos vingt ans !

Erreur, grave erreur, mon enfant.

Votre belle prestance, votre beauté, si vous voulez, fera mettre le monocle à l'œil de quelques passants ; d'aucuns auront même des pensées insolentes si vous déambulez seule par les rues, suivant le désir exprimé tout à l'heure, mais ce n'est pas cette admiration passagère qui fera qu'on vous demande en mariage.

Au contraire, les qualités que vous pouvez acquérir en prenant à cœur l'étude que je vous indique des devoirs de maîtresse de maison, seront invoquées par ceux qui s'intéressent à vous, et vous ne manquerez pas de prétendants.

Les jeunes gens les plus écervelés hésiteront toujours à s'unir par le mariage à une jeune fille qui a les allures libres d'une personne habituée à l'oisiveté et en rupture avec les obligations que la Providence a imposées à notre sexe, tandis qu'ils s'arrêteront avec respect, un respect parfois involontaire, mais inévitable pour eux, devant celle qui est prête à devenir l'épouse modèle que tout homme rêve de rencontrer.

Allons, mademoiselle, allez voir si le fricot brûle et si la poussière a été enlevée des meubles du salon. C'est cela la vérité, le devoir, l'occupation honnête, la distraction réelle.

Le reste est tellement dangereux pour vous, dans la situation d'isolement où vous vous trouvez, qu'y arrêter votre attention est déjà mal faire.

FRANÇOISE.

Faites de bon cœur le travail qui vous incombe ; il sera moins pénible et mieux fait.—ANONYME.